

HOMMAGE À KING VIDOR

"HALLELUJAH !"

par

ANDRÉ GIDE

Les textes d'André Gide sur le Cinéma sont rares, alors même qu'on connaît le goût très vif qu'il avait pour le septième art. Les pages qu'on va lire ou relire ci-dessous, et qui furent sa contribution au numéro d'*Hommage à King Vidor* de la *Revue du Cinéma* (publiée par les Éditions Gallimard) du 1^{er} juin 1930, sont sans doute les seules qu'il ait données à une revue spécialisée ; et elles sont peu connues — omises dans la grande *Bibliographie* de Jacques Cotnam, où elles porteraient le n° 465 bis. Ce texte ne paraît pas avoir jamais été réimprimé.

Rappelons que, avant *Hallelujah !* (1929), l'américain King Vidor (né en 1894) avait notamment réalisé *La Grande Parade* (*The Big Parade*, 1925) et *La Foule* (*The Crowd*, 1928).

Le nouveau film de King Vidor me réconcilie pour quelque temps avec le cinéma.

— Vous étiez brouillé ?

— Oh ! brouille d'amoureux. Cela ne dure pas. Mais avouez que parfois certains films, et qu'on nous baille pour excellents, sont d'une niaiserie décourageante. Quand je vois le public y prendre plaisir, je me dis : "C'est là ce qu'il lui faut. Rien à espérer d'un art qui doit tabler aussitôt sur l'assentiment du plus grand nombre..." Quelle sera l'attitude du grand public devant *Hallelujah* ? Je ne sais. J'eus la chance de voir ce film projeté dans une séance particulière, grâce à l'initiative de la revue *Du Cinéma*. L'on m'en avait dit le plus grand bien. J'en attendais beaucoup. Pourtant ma satisfaction a dépassé mon espérance. Il me paraît qu'il s'adresse à la fois à la masse et au *happy few*, comme toute

œuvre d'art devrait faire.

Le plaisir que j'y prends n'est pas nécessairement celui même qu'y prend mon voisin. Il y a là de quoi satisfaire le cœur et l'esprit et les sens. Les images sont belles ; les acteurs, excellents ; et le scénario, d'une intelligence rassurante.

King Vidor a dominé son sujet (un sujet admirable) d'assez haut pour nous laisser sentir qu'il le juge ; et même avec quelque ironie ; mais pourtant il reste, et nous force de rester en constant contact avec ses personnages qui ne cessent de nous émouvoir, au point que leurs passions ne nous paraissent jamais plus belles que lorsque notre raison les condamne et les convainc d'absurdité. Facile à tous les paroxysmes, le héros d'*Hallelujah !* verse de l'amour mystique dans l'amour sensuel, dans la jalousie, dans la haine, et le passage de l'un à l'autre de ces états est d'une éloquence extrême. En art, plus la passion est excessive et absurde, plus elle échappe à la banalité, et plus il importe qu'elle soit présentée raisonnablement, d'une manière qui nous la rende plausible. Toute pénétrée de lyrisme, et prodigieusement expressive, chaque embardée est amenée par King Vidor avec une ingéniosité magistrale, une compréhension psychologique subtile, et si habilement motivée qu'elle nous paraît naturelle et comme nécessaire. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la simple et comme naïve ingéniosité de l'intrigue, du rythme de son déroulement, de la mise en valeur de ces passions élémentaires, ou du jeu parfait de l'acteur qui les incarne. Mais pourquoi louer surtout celui-ci ? Tous les interprètes de ce film sont excellents. Et pourquoi parler d'acteurs ? Ce sont les personnages eux-mêmes, aussi peu comédiens, aussi spontanés que ceux des meilleurs films soviétiques, ou dressés miraculeusement.

L'intérêt que l'on prend à *Hallelujah !* peut se passer de la compréhension des paroles ; mais le peu que j'en ai pu saisir me laisse supposer l'importance de leur appoint. Quant à celui de la musique, des chants, des chœurs, des cris, des interjections de la foule, il se confond de la manière la plus heureuse aux mouvements d'ensemble, au point que l'on ne peut imaginer ce film privé de cet élément musical, qui fait d'*Hallelujah !* une sorte de symphonie avec des *allegro*, des *andante* et des *largo*, des *presto agitato*, où la parole elle-même ne se mêle que comme un élément rythmé. Et, lorsque les voix humaines se sont tues dans la longue scène de poursuite à travers la forêt inondée, rien de plus impressionnant que le simple clapotement de l'eau morte froissée ; ce chu-

chotement de la nature éternelle qui replace et recule dans le temps la passagère voix humaine, semble la voix même d'une sombre fatalité.

Je n'ai pas à raconter *Hallelujah !* ; mais il est à souhaiter que tous ceux qui s'intéressent au cinéma puissent bientôt admirer ce film sur les écrans des salles parisiennes, et même ceux (s'il en est) qui doutaient encore que le cinéma pût nous offrir mieux qu'une imagerie banale ou frelatée, des sentiments ou conventionnels ou forcés, indignes d'occuper l'attention des "honnêtes gens".

présentée par

LINETTE F. BRUGMANS

(Professeur Émérite à l'Université
de l'État de New York à Stony Brook)

LA

CORRESPONDANCE

ANDRÉ GIDE - WALDO FRANK

(1922-1940)

sera intégralement publiée

dans le prochain BAAG

(N° 33, janvier 1977)

C'est à Mme Linette F. Brugmans, qui procura jadis l'édition des Correspondances d'André Gide avec Edmund Gosse (New York University Press, 1959) et avec Arnold Bennett (Librairie Droz, 1964), qu'a été confiée la présentation de ce nouvel ensemble (moins étendu), les lettres échangées entre Gide et le grand écrivain et critique américain Waldo Frank.
